

LA RADIOGRAPHIE DE LUTTE ANTICOLONIALE DANS LE ROMAN NÉGRO-AFRICAIN

Mbaye DIOP

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

mbayediopoete@gmail.com

Résumé : La décolonisation engendre une littérature de désenchantement. Les romanciers dénoncent ironiquement l'imposture postcoloniale. Toujours est-il que l'oppression, le mensonge et la corruption dont se rendent coupables certains nouveaux maîtres de l'Afrique sont autant de thèmes autour desquels s'articule la production littéraire africaine contemporaine. Justement, notre article tente de diagnostiquer cette autopsie d'un long processus de lutte anticoloniale jusqu'à aujourd'hui. Avec les indépendances tant attendues en Afrique, nous avons une désolation, un anéantissement de l'Afrique, une peine perdue, d'où l'exil ou la mort de beaucoup d'Africains à cause de leur refus. Les vieilles pratiques que le colonisateur a laissées ont continué. La lutte a été biaisée par des forces elles-mêmes devenues puissantes et dictatoriales représentant le Blanc.

Mots-clefs : Déception, Dictature, Colonialisme, Mal gouvernance.

RADIOGRAPHY OF ANTI-COLONIAL STRUGGLE IN THE BLACK AFRICAN NOVEL

Abstract: Decolonization has engendered a literature of disenchantment. Novel writers ironically denounce the postcolonial failure. Oppression, lying and corruption are identified with some new African leaders and these issues are well dealt with in contemporary African literature. In this framework, this article tries to examine the autopsy of this long-process anticolonial struggle. The outcome of the so-awaited independences in Africa is just desolation, Africa's narrow down, useless sacrifices for freedom because so many African died due to their refusal. The coloniser's sold-time practices have been going on. The struggle has been falsified by new powerful and dictatorial forces which represent the white man.

Keywords: Disillusionment, Dictatorship, Colonialism, Misgovernance.

Introduction

La littérature négro-africaine porte toujours les stigmates des faits historiques de l'Afrique : il s'agit de l'époque coloniale et de la période sociopolitique des Indépendances. En effet, le cadre colonial et l'histoire postcoloniale offrent des toiles de fond à la littérature. Ainsi, les écrivains les exploitent pour faire ressortir dans leurs ouvrages poétiques ou romanesques les métamorphoses d'une Afrique en pleine ébullition. En réalité, l'institution coloniale fonde sa mission dominatrice et impérialiste sur l'École et l'Église. À travers ces mobiles, l'Occident dévoile explicitement les objectifs de sa

politique. Il a imprégné la moindre parcelle de corps africain, il a empoisonné tout son sang, renvoyant à l'arrière-plan tout ce qui est susceptible de s'opposer à son action. Ainsi, écrire sur l'Afrique, c'est prendre parti pour ou contre la colonisation. C'est pourquoi Jean-Marie Adiaffi et Boubacar Boris Diop, devant cette insolence occidentale, gardent leur sérénité, en explorant au sein de leurs œuvres romanesques, les voies et moyens pour mettre à nu les tares et dérives de cette institution en acceptant la modernité sans oublier le passé. Ainsi, avec *La Carte d'identité* et *Les Tambours de la mémoire*, la littérature africaine passe du stade abstrait où prédominaient l'antagonisme de deux idéologies, la politique coloniale et la Négritude, à une phase concrète où une veine réaliste montrera le sens de la mutation de la société traditionnelle. Fort de toutes ces raisons fondamentales, il nous a paru digne d'intérêt d'opter pour ces deux ouvrages majeurs de Jean-Marie Adiaffi et de Boubacar Boris Diop. Ce présent article étudiera la radiographie du processus de la colonisation jusqu'à la néocolonisation. Nous adossant sur une approche comparatiste et sociologique à la fois, il est évident que les deux œuvres ont une certaine complicité. En nous basant sur un plan ternaire, nous aborderons d'abord la dénonciation du système colonial, ensuite la lutte anti-néocoloniale et enfin la situation actuelle de l'Afrique.

1. Dénonciation du système colonial

Les écrivains africains sont parvenus à faire transparaître leur vision sur le monde qui les entoure, et à exprimer les angoisses qui plombent le quotidien de leurs semblables. C'est d'ailleurs ce qui transparaît dans ce rappel, ce cri d'alarme de Patrice Nganang envers ses compères écrivains :

Si la génération d'auteurs africains d'aujourd'hui est née indépendante, elle a grandi avec les dictatures. Ce moment ironique mais fondateur de sa parole est important, et ne saurait être oublié dans l'analyse des œuvres qu'elle publie.

P. Nganang (1955, pp.137-138)

L'écrivain devrait être, dans une moindre mesure, un témoin oculaire de son temps. De ce fait, c'est suicidaire de sa part de garder le silence vis-à-vis des événements fâcheux de son temps. Puisqu'étant doté d'un solide capital culturel, c'est au romancier que revient la lourde tâche de libérer ses semblables et de les émouvoir. Cette évidence, à propos du rôle de l'écrivain dans la société, est bien élucidée par Tierno Monénembo :

Le romancier n'est pas une conscience. C'est une âme inquiète. Ce n'est pas une étoile, c'est un feu follet qui brûle et s'éteint de toutes les passions. Ce n'est pas un éclairer, c'est un homme simplement exalté qui cherche à communiquer son exaltation. Il n'analyse pas. Il ne juge pas. Il ne tranche pas. Il est ému et s'il a un rôle, c'est celui d'abord d'émouvoir.

T. Monénembo (1979, p.39)

L'on s'aperçoit donc, que l'écrivain est un homme éveillé, attentif, prompt, qui n'arrête pas d'interpeller sa société au sujet de ses déviations et imperfections. Ceci étant, l'écrivain a sa raison d'être dans une société. Ainsi, les auteurs des romans de la dictature libèrent non seulement les mentalités, les consciences du peuple mystifié, mais également ils leur redonnent le droit à la réflexion et celui à la parole, car un homme mentalement et physiquement libre est un homme épanoui, et par conséquent, une source de développement de la société. Ainsi, ce qui change dans la création romanesque, c'est le rapport des romanciers avec la culture africaine. Dans un premier temps, ils s'emparent des traditions pour se faire reconnaître et pour revendiquer une place dans ce monde que doit « enfanter » la rencontre de l'Europe et de l'Afrique : de cette rencontre naissent des heurts qui interviennent inébranlablement dans la vie quotidienne des peuples africains. A l'instar de cette littérature, émerge une nouvelle génération d'écrivains qui, dans la poésie et plus particulièrement dans le roman, s'attèle à dénoncer le système colonial et affirme la volonté de faire de l'art une arme de combat pour la libération de l'Afrique. Or, la politique coloniale dégage une arrogance sans limites et une violence dans ses pratiques. Dans les œuvres qui dénoncent la situation coloniale, les changements de la société traditionnelle sont des sources vives de l'humour et de l'ironie par lesquels les romanciers dégonflent les mythes coloniaux les uns après les autres. *La Carte d'identité* permet de suivre la démarche de l'esprit de l'auteur depuis l'ironie toujours présente, qui à tout moment, éclate en parodie et en caricature jusqu'à l'humour qui agit en modérateur en amplifiant les choses et ce qui offre les moyens d'attaquer sans trop en avoir l'air. Ainsi, dans *La Carte d'identité*, pour nous décrire le commandant, Jean-Marie Adiaffi affirme : « la stupéfaction du commandant Lapine Kakatika était telle qu'il en resta bouche bée, perdit, avala, mâchonna même sa langue, sa grosse langue pourtant habituellement bien pendue » (J. M. Adiaffi, 1980, p.30). De là, l'on comprend que dans la dénonciation de la société coloniale, les écrivains distinguent deux sociétés : l'une arrogante, oppressive qui se superpose à la seconde qui vit reculée sur ses traditions dont on favorise la remise en question. Aussi, s'agit-il pour les romanciers africains de décrire leurs personnages que l'innovation ne laisse pas indifférents comme pris au piège du progrès :

À mesure que Mélédouman allait plus souvent dans ses analepses, il se rendait compte de l'absurdité de sa situation, de son cas, un cas précisément grave, un cas incompréhensible, inquiétant, angoissant.

Jean-Marie Adiaffi (1980, p.22)

D'ailleurs, c'est le prétexte d'un ordre nouveau que la colonisation entend édifier au nom de la civilisation, de l'évangélisation et du progrès que légitime l'agression dont la tradition est l'objet. Dans *La Carte d'identité*, le commandant Kakatika, qui représente le pouvoir colonial à Bétitié, affirme :

Les Noirs sont des sauvages, des primitifs sans histoires, sans culture, sans civilisation, [...] Autant le Blanc est la perfection de la vertu, l'essence secrète qui dévoile toute chose, autant le Blanc est la perfection de la vertu,

autant le Noir est la perfection de la vertu, l'essence secrète qui dévoile toute chose, autant le Noir est la perfection du vice.

Jean-Marie Adiaffi (1980, p.21)

C'est pourquoi, l'intention profonde de Jean-Marie Adiaffi est de révéler les violences dont les Africains sont les principales victimes. A l'occasion, il peut s'agir de violence physique qui, cependant, s'avère secondaire au regard des violences dirigées contre les civilisations africaines. En effet, cette violence a pour corollaire la subversion des structures sociales qui met en cause la famille et l'unité du groupe social. Enfin, l'agression la plus conséquente se trouve dirigée contre les croyances, les religions traditionnelles, l'animisme que les Occidentaux opposent au Christianisme ou au rationalisme cartésien : cette vision de père Joseph dans *La Carte d'identité* atteste valablement cette idée :

Mais qu'ils sont cons ! L'animisme, une religion ? On adore n'importe quoi ? Les arbres, les statues, les ancêtres, les pierres, les génies, la terre, le ciel, les eaux. Je me suis tué à traduire la Bible en agni, à les soigner, à les instruire comme enfants. Comme des enfants. J'ai passé toute ma vie à leur montrer le chemin du vrai Dieu, l'unique, le Dieu chrétien.

Jean-Marie Adiaffi (1980, p.93)

Alors, les Africains sont devenus les véritables victimes d'un système qui les dépasse et qu'ils ne parviennent pas à comprendre. En revanche, les administrateurs coloniaux accablent l'autorité traditionnelle et l'exerce presque toujours dans une nette volonté d'anéantissement des traditions et d'asservissement du colonisé en fonction de leur représentation de l'Afrique et de leur expérience coloniale. En effet, face à l'intransigeance sans limite du commandant Kakatika, Méléidouman est surpris :

Brusquement il éclata : - ta carte d'identité ! Ta carte d'identité ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de carte d'identité ? Regardez-moi bien. Sur cette joue, cette marque que vous voyez, c'est ma carte d'identité. J'ai sur mon corps d'autres marques qui concourent à la démonstration... La preuve par le sang de ce que je suis. Ce sont mes ancêtres qui sont fondateurs de ce royaume, de cette ville. Tout ici constitue ma preuve et ma carte d'identité.

Jean-Marie Adiaffi (1980, p.28)

Il faut dire que la colonisation a laissé des conséquences désastreuses en Afrique : aliénation et déculturation qui débouchent sur une altérité culturelle ; favorisant un désordre psychologique chez l'Africain. Ainsi, aux historiens de la littérature africaine, la colonisation a offert un repère significatif sur les problèmes culturels de l'Afrique. Et la démarcation ne sera plus nette par la suite entre le récit anticolonialiste dans *La Carte d'identité* et celui des indépendances exploité à fond dans *Les Tambours de la mémoire*. En outre, si la

revalorisation, l'affirmation et la réhabilitation de l'identité culturelle africaine sont les fondements de la vision esthétique et thématique de Jean-Marie Adiaffi, chez Boubacar Boris Diop, il s'agit maintenant dans *Les Tambours de la mémoire* de faire l'autopsie de la période néocoloniale couronnée par les indépendances africaines. Il apparaît que dans cette nouvelle vision thématique, loin de constituer une fuite devant l'histoire actuelle africaine, l'exploitation des intrigues de la lutte « anti-néocolonialiste » constitue un champ digne d'éclairer beaucoup la marche vers les indépendances. Ce rapport étroit qu'entretiennent les œuvres avec l'évolution sociopolitique du continent s'observe aussi, après les indépendances sous le triple signe de la continuité, du renouvellement des thèmes - particulièrement remarquable dans le roman - qui embrasse les problèmes de l'Afrique actuelle et diversification de l'écriture qui témoigne d'une créativité libérée de tout complexe.

2. La lutte anti-néocoloniale

En réalité, quelle attitude la création romanesque adopte-t-elle vis-à-vis de l'environnement politique des indépendances dans lequel l'on assiste à la montée des dictatures militaires ? Par l'instauration des partis uniques, de la récupération des systèmes de répression naissent des pouvoirs tyranniques et sanguinaires qui font recours à la relégation ou à l'exil avec son cortège de malheurs et de misère permanents. Ainsi, face à cette situation, des écrivains comme Ahmadou Kourouma, Boubacar Boris Diop, Jean-Marie Adiaffi, à travers leurs ouvrages, partent du témoignage social pour prendre parti de manière explicite. En fait, cette vision dictée par cet « au-delà du langage » que Roland Barthes définit comme étant « une écriture dont la fonction n'est plus seulement de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage qui à la fois l'histoire et le parti qu'on y prend » (R. Barthes, 1972, p.7). Par ailleurs, l'euphorie qui avait porté les peuples africains dans ces années tumultueuses de 1960, n'avait rien de péril, contrairement à une certaine opinion dévalorisante qui avait cours dans les dissertations scolaires contemporaines. Mais, les désillusions des Indépendances africaines sont venues d'un double malentendu sur le plan du « temps de la mémoire ». D'abord, les leaders de l'époque avaient confisqué le pouvoir du peuple à leur seul profit. Ensuite, le colonisateur omniprésent sous des formes agressives, a continué à considérer les « Africains décolonisés » comme des objets interchangeables tout en feignant d'ignorer les mutations violentes intervenues avec les « figures de la liberté ». Boubacar Boris Diop nous révèle dans *Les Tambours de la mémoire* qu'« après vingt années de prétendue indépendances, [pensent] à assassiner tout ce qui cherchait à faire la lumière sur l'intrépide résistante que fut Johanna Simentho » (B. B. Diop, 1990, p.42). Enfin, l'une des caractéristiques de cette période qui vient après les indépendances politiques reste la mutation sociale au niveau des « populations indigènes ». Malgré l'état grégaire dans certains pays, les années qui ont suivi ces indépendances ont vu des jeunes générations comme Fadel Sarr dans *Les Tambours de la mémoire*, se multiplier et faire éclater littéralement les structures fragiles mises en places quadrillées par les impératifs des gouvernements préfabriqués. Des coups

d'Etat embrouillés sont venus achever le cycle infernal des spectacles tragi-comiques hauts en couleurs.

Il faut souligner que les retombées nocives de la politique viennent emboîter le pas à une succession de déséquilibres sociaux, conséquence directe du contact de l'Afrique avec l'Occident. Dans cette rencontre où les valeurs de l'individualisme ont éclipsé celles du collectivisme, l'argent et la concussion se hissent en de grands chefs qui drainent favorablement une bourgeoisie individualiste et opportuniste. D'ailleurs, dans *Les Tambours de la mémoire*, Boubacar Boris Diop nous fait savoir que : « la bourgeoisie n'a qu'une famille, qu'une religion, l'Argent » (B. B. Diop, 1990, p.42). En effet, en Afrique postcoloniale, elle s'est manifestée dans le comportement même des politiciens. En vérité, par égocentrisme, les leaders politiques africains ont accentué la fissure qui se dessinait auparavant sur les mœurs. En effet, l'indépendance, présumée aboutir à l'émancipation des civilisations africaines traditionnelles, est devenue le théâtre où s'émiettent les valeurs fondamentales de la société : ainsi les mœurs se dilatent alors pour laisser entrevoir les retombées négatives de la mauvaise gestion des indépendances politiques. Et cette gangrène politique se traduit, dès lors, par la dégradation des mœurs où la corruption et le népotisme, l'intimidation et la violation des droits de l'homme s'érigent en règles chez les « nouveaux maîtres » de cette Afrique nouvellement indépendante.

Par conséquent, les nouveaux Etats africains « enfantent » une bourgeoisie, incarnée dans *Les Tambours de la mémoire* par El Hadj Madické Sarr et par « Niakoly, le député de Wissombo, ami de El Hadj Madické Sarr politicien ventripotent et cynique » (B. B. Diop, 1990, p.64), qui se montrent incapables de se débarrasser de la fascination de l'ancien colonisateur et restent moralement, culturellement et idéologiquement colonisés. En fait, la bourgeoisie tend purement et simplement à remplacer les anciens maîtres coloniaux sans modifier le régime en réalisant l'imposture des Indépendances.

De même, l'antinomie politique des pays africains tant plébiscitée est devenue un parvis où défilent des tyrans et régimes dictatoriaux. En réalité, l'opresseur n'a fait que changer de visage. Au moment où la malgouvernance et la pauvreté s'installent dans le continent, les nouveaux maîtres de l'Afrique s'enrichissent illicitement, violentent l'opposition et les récalcitrants à leurs régimes en muselant les supposés révolutionnaires. En effet, ce portrait d'El Hadj Madické Sarr en est une parfaite illustration :

Le vieux El hadj Madické Sarr laissa errer longuement son regard sur la magnifique villa qui même dans ce quartier résidentiel de Fann suscitait les commentaires admiratifs de passants. Il éprouva, comme chaque fois qu'il voyait sa propre maison, un sentiment de fierté mais aussi un vague malaise... La rumeur publique évaluait la villa « Keur Déguène » à plusieurs centaines de millions. Il laissait dire [...] bien qu'il se fût retiré de la scène politique depuis de nombreuses années, l'opposition continuait à le présenter comme le symbole vivant de la pourriture du régime.

B. B. Diop (1990, p.23)

Comme Jean-Marie Adiaffi dans *La Carte d'identité*, Boubacar Boris Diop use aussi, dans *Les Tambours de la mémoire*, de la tournure en dérision pour caricaturer les nouveaux régimes politiques nés des Indépendances dont le symbole est une bourgeoisie constituée d'une minorité qui exploite et pille les deniers publics, remplit sans scrupules leurs comptes bancaires et construit de belles villas. Le tout sur le dos d'un peuple assouvi qui s'accroupit dans la misère et dans des modes de vie précaires. En effet, Boubacar Boris Diop peint, par l'ironie, les images du commissaire Niakoly, du major Adélézo, du député Niakoly et d'El Hadj Madické Sarr, pour montrer en réalité, comme son aîné Ahmadou Kourouma, le visage sombre de l'Afrique des Indépendances. En réalité, *Les Tambours de la mémoire* sonnent comme une violente satire politique où Boubacar Boris Diop se veut un témoin courageux et un homme lucide qui n'hésite pas à dénoncer ces nouveaux maîtres qui s'octroient beaucoup de privilèges en se procurant des richesses du pays par des moyens grâce aux moyens obscurs pour s'enrichir illicitement par le biais de la corruption ou la concussion. C'est parce que l'élite africaine, sociale ou politique, a oublié les vraies valeurs, que l'euphorie des indépendances a été vite remplacée par la désillusion et la frustration. D'ailleurs, les indépendances, qui avaient été soutenues par moult promesses, n'ont-elles pas simplement débouché sur une autre ère de dictature, de domination, d'exploitation, de misère et de déception ? Cette situation est caractérisée dans *Les Tambours de la mémoire* de Boubacar Boris Diop par les errements politiques du major Adélézo, les exactions et exécutions répétées du commissaire Niakoly surnommé au « District n°8 », « le boucher de Wissombo ». Ainsi, devant l'entêtement de Fadel Sarr et face à son obstination, le commissaire Niakoly dévoile en ces termes son cynisme : « puis je t' [Fadel Sarr] abattrai comme un chien » (B. B. Diop, 1990, p.127). De même, les arrestations, les emprisonnements et les scènes de tortures font partie dans *Les Tambours de la mémoire* du paysage quotidien de Dinkera, le « District n°8 » du royaume de Wissombo où les hommes du major Adélézo et du colonel Léonidas Vézélis règnent comme de chefs forts et puissants. A travers le commissaire Niakoly, l'on s'aperçoit de l'autoritarisme des nouveaux maîtres de l'Afrique. En s'adressant à Fadel Sarr, celui-ci lui fait part de son pouvoir plénipotentiaire : « j'ai les pleins pouvoirs pour nettoyer le District. A bon entendre... » (B. B. Diop, 1990, p.127). En vérité, ce pouvoir, à l'image du commissaire Niakoly, use toujours de la politique du bâton pour s'imposer. Ainsi, ce pouvoir fort et très autoritaire demeure tout à fait allergique aux mouvements d'humeur des populations. Dès que ceux-ci osent les défier, le pouvoir politique envoie la soldatesque pour sévir par des interventions militaires. Celles-ci donnent le plus souvent une violence à grande échelle. En effet, agissant à la manière d'un félin, les « nouveaux maîtres » mènent une chasse meurtrière à l'homme. En témoigne cette scène de massacre que nous rapporte Fadel Sarr dans son cahier :

Pour venger sa mort [un certain Pierre Valérose, tué à cet endroit il y a une quarantaine d'années], un colonel du nom de Léonidas Vézélis et Niakoly ont détruit tous les villages avoisinants, massacré leurs habitants

B. B. Diop (1990, p.152)

Par ailleurs, les dérives et errements des nouveaux gouvernants ne se limitent pas aux massacres quotidiens dont sont victimes des populations innocentes et abandonnées à elles-mêmes. En outre, le commissaire Niakoly, face à la montée des mouvements d'humeur et de résistance à Wissombo, tente de changer de tactique : « A présent Niakoly a changé de méthode : après chaque carnage, il ordonne à ses hommes de creuser loin de Wissombo un grand trou où les corps sont entassés » (B. B. Diop, 1990, p.184). Dans cette politique de violence, la prison demeure un lieu d'enfermement avec ses cortèges de privations, d'exactions, de sévices, de tortures, d'éliminations, qui nous situe dans un univers carcéral, un monde hallucinant et chaotique où dominant la souffrance, la misère, la peur, l'angoisse, la détresse, le mal et la mort. Ainsi, avec son arrestation par les hommes du commissaire Niakoly, Fadel Sarr dans *Les Tambours de la mémoire* découvre, dans la prison, la brutalité et le cynisme des geôliers :

Là ils le [Fadel Sarr] rouaient de coups. Au début, il avait pensé qu'ils voulaient le tuer ou lui faire avouer quelque chose. Pas du tout. Leur seul travail consistait à le frapper comme ils faisaient avec une application silencieuse et presque distinctement [...]. Quand il arrivait à Fadel de hurler, les coups redoublaient presque aussitôt la violence

B. B. Diop (1990, p.123)

Ainsi, c'est l'échec de la lutte contre la néocolonisation à beaucoup de niveaux parce que les mêmes pratiques colonialistes persistent. La question est de savoir : quelle est la situation actuelle de l'Afrique ?

3. La situation actuelle de l'Afrique

Après le colonialisme et le néo-colonialisme, le continent africain a subi un véritable cataclysme d'une grande ampleur, car depuis son entrée dans l'époque moderne, le visage de l'Afrique rime avec dénuement et dégradation. En effet, l'Afrique éprouve d'énormes difficultés pour sortir de l'ornière en ce nouveau millénaire. Elle se trouve dans une condition d'incertitude et de crise. Cette situation introduit chez l'Africain et surtout chez l'écrivain, un schisme, un divorce d'abord entre l'individu et l'environnement, ensuite entre le héros et lui-même. De là, il en résulte un effet paralysant sur toute initiative d'action et de choix, à moins qu'il ne se laisse agir par sa « folie » ou que toutes ses actions soient en porte-à-faux vis-à-vis de la réalité. Cette présente situation crée, chez le héros, une révolte implosive, c'est-à-dire dirigée contre lui-même. Ainsi, dans *Les Tambours de la mémoire*, Ismaïla Ndiaye et Mame Ndella Sy font « promener un rayon d'amicale lumière à travers la vie obscure de Fadel, ce labyrinthe hostile et presque illisible, enchevêtrement d'hallucinants hasards de phantasmes péremptoires » (B. B. Diop, 1990. p.50). En vérité, avec le « départ » des colons d'Afrique, l'on a cru, un moment, qu'une ère nouvelle s'ouvrait, qui allait voir l'amélioration du sort du peuple africain. Mais, très vite, l'enthousiasme et l'espoir se sont effrités devant la désillusion portée par un vent de désarroi. Le « jour neuf » que l'on attendait « enfante » alors martyres et

tourmentes, et révèle une réalité tragique dont le symbole dans *Les Tambours de la mémoire* reste Fadel Sarr. Face à l'impossibilité de réaliser son idéal, Fadel Sarr se laisse aller au désespoir puis à la mort comme nous révèle mademoiselle Niang, l'infirmière de la morgue de « l'hôpital du 20 juillet » : « Ils ont simplement dit que le jeune homme ([Fadel Sarr] a été écrasé par un automobiliste qui a pris la fuite. – C'est tout ? » (B. B. Diop, 1990, p.35). Ainsi donc, dans *Les Tambours de la mémoire*, le héros reste un personnage dont la vie se résume en la quête d'un équilibre jamais atteint, un personnage en détresse, déboussolé, sans point d'ancrage, préoccupé par la poursuite d'un idéal qui fuit. Toutefois, l'itinéraire de Fadel Sarr a pris la forme d'une richesse de soi-même, d'une quête qui n'est pas suscitée par un désir narcissique mais par un refus d'une réalité aberrante et absurde. Et en approfondissant son moi, Fadel Sarr, dans *Les Tambours de la mémoire*, a découvert un idéal qui « s'insère comme sens de la vie dans l'immanence de celle-ci » (G. Lukács, 1963, pp.75-76). La solitude devient le seul refuge du héros, une solitude intérieure qui gangrène l'individu et le conduit à l'impasse. A demeurant, *Les Tambours de la mémoire* reflète une Afrique qui court à sa perte comme c'est le cas de Fadel Sarr qui ne parvient pas à surmonter ses contradictions jusqu'à secréter de fausses valeurs.

Toutefois, contrairement à Fadel Sarr dans *Les Tambours de la mémoire*, Méléoudouman dans *La Carte d'identité* incarne ce renouveau africain, ce sursaut d'orgueil qu'a perdu Fadel Sarr. Boubacar Boris Diop pose l'inadaptation de l'Africain aux nouvelles conditions d'existence issues des exigences de l'action coloniale et entretenues par l'ordre politique néocoloniale. De même, Jean-Marie Adiaffi se meut dans le désir de la réhabilitation des valeurs traditionnelles africaines et son héros incarne alors la volonté de s'enraciner dans le terroir qui se justifie par la quête de Méléoudouman à la recherche de son histoire et de son identité.

Au total, *La Carte d'identité* et *Les Tambours de la mémoire* se présentent, par la satire socio-politique, comme des drames individuels où chaque personnage principal cherche dans une quête individuelle une place dans une société africaine en perpétuelle mutation. Toute écriture est le reflet d'une époque, celle de Jean-Marie Adiaffi ou de Boubacar Boris Diop n'échappe pas à la règle, parce qu'étant en butte à une crise multidimensionnelle. Ils trempent leur plume dans une encre de désenchantement caractérisée par l'idéalisation de la mémoire qui montre une écriture empreinte de l'oralité pour mieux refléter les éléments culturels du terroir, mais aussi et surtout pour avoir des arguments solides pour bien saper l'institution coloniale et post-coloniale.

Conclusion

De nos jours, avec la vulgarisation de technologies d'information et de communication, par le truchement des réseaux sociaux tels que Facebook et Twitter, la dictature est devenue « un château de carte », « un géant aux pieds d'argile ». Seulement trente ans (1990-2020) après l'avènement de la démocratie sur le continent africain, les dictatures continuent de s'enraciner davantage et de semer les désastres au sein de l'Afrique. La tâche fondamentale de la bourgeoisie néocoloniale est bien assurée et structurée : nous avons la

bourgeoisie politico-administrative de l'État. Elle est la bourgeoisie bureaucratique qui continue d'aider à la pénétration des finances étrangères et assiste leurs opérations économiques. Voilà le système qui ligote beaucoup de pays africains depuis les années 1960. Certains se sont rebiffés par moments. Défaire un tel système est-il le prérequis immanquable pour placer les pays africains sur la voie de l'émergence ? L'Afrique peut-elle se débarrasser des puissances étrangères inextricables à l'heure actuelle ?

Références bibliographiques

- Adiaffi J-M. (1980). *La carte d'identité*, Paris, Abidjan, CEDA.
- Adiaffi J-M. (1992). *Silence, on développe*, Paris, Nouvelles du Sud.
- Beti, M. (1974). *Perpétue ou L'Habitude du malheur*, Paris, Buchet-Châstel.
- Chevrier, J. (1995). *Littérature africaine, Histoires et grands thèmes*, Paris, Hachette.
- Diop, B. (1990). *Les Tambours de la mémoire*, Paris, L'Harmattan.
- Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil.
- Lefebvre, H. (1989). *Le voyage (Thèmes littéraires)*, Paris, Bordas.
- Makouta-Mboukou, J-P. 1980, *Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française. Problèmes culturels et littéraires*, Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines.
- Makouta-Mboukou, J-P, 1974, *Exilés de la forêt vierge ou le grand complot*, Paris, Editions Oswald.
- Ly, I. (1982). *Toiles d'Araignées*, Paris, L'Harmattan.
- Pliya, J. (1982). *La conquête du bonheur*, Dakar, N.E.A.
- Pliya, J. (1993). *Littératures de l'exil. Des textes sacrés aux œuvres profanes*, Paris, Éditions L'Harmattan.